

III. Jeudi 2 avril : le temps de l'« agir », les attitudes pastorales possibles

Approche théologique morale et pastorale : sexualité et vie chrétienne Par Dominique FOYER

Introduction

Tous veulent le bonheur. Chacun est convaincu de devoir chercher son chemin de bonheur. Dans le contexte actuel de réhabilitation du corps, des sensations et des émotions, la sexualité est perçue comme une source de bonheur et d'épanouissement. Beaucoup de nos contemporains sont convaincus que ne pas avoir d'activité sexuelles, y compris génitale, est signe de mauvaise santé.

Pour les chrétiens, appuyés sur la révélation divine, il est certain que la sexualité ne se réduit pas à des enjeux de bonne santé, pas plus qu'elle ne se réduit à des normes juridiques (ce qui est « permis » ou « défendu » par la Loi). Il y a beaucoup plus : nous prétendons avoir une certaine conception de l'être humain tel que Dieu le veut. C'est notre anthropologie chrétienne.

Mais nous voyons aussi comment la sexualité peut être source de souffrances et de difficultés. Beaucoup de nos contemporains cherchent un bonheur qu'ils ne trouvent pas ou mal. Dans le domaine de la sexualité, comment faire les bons choix ? Comment s'engager durablement, alors que tout semble si éphémère, si fragile ? En bref, comment faire pour « bien faire » ? C'est la question éthique.

De plus, comme chrétiens, nous prétendons avoir quelque chose à dire d'important sur cette recherche humaine du bonheur, y compris dans la sexualité. Nous croyons et affirmons que « Dieu est amour » et que nous sommes faits pour aimer, ayant été créés à l'image de Dieu. Mais comment faire pour « bien dire », pour donner de bonnes orientations de vie ? C'est la question théologique, à la fois catéchétique (« quelle bonne nouvelle avons-nous à dire sur la sexualité ? ») et morale (« avons-nous des lignes de conduite fiables à proposer ? »).

***Question :** à votre avis, pourquoi le discours chrétien sur la sexualité a-t-il du mal à être entendu aujourd'hui ? Qu'est-ce qui fait obstacle ?*

I. Deux tendances théologiques :

On peut repérer deux grandes tendances dans la réflexion théologique sur la sexualité humaine. Elles apparaissent difficilement compatibles. Mais elles ont toujours coexisté. En pratique, on constate que les gens ont tendance à chercher une sorte de « compromis » entre deux extrêmes, quitte à donner l'impression d'hésiter en permanence entre les deux..

1^{ère} tendance : la sexualité, comme toute réalité créée par Dieu, était bonne à l'origine, mais le péché originel (PO) l'a complètement pervertie. La *libido* (= le désir, notamment sexuel) est devenue une source de péché. C'est très net dans la pensée de saint Augustin, notamment quand il relate son expérience personnelle (voir *Les Confessions*). En interprétant Rm 5, 12 (avec peut-être une erreur de compréhension !), Augustin comprend que le péché originel se transmet par la sexualité, puisque la descendance d'Adam est inévitablement marquée par ce péché. Dans ces conditions, le mariage lui-même n'est pas vraiment positif. C'est un pis-aller, c'est un « remède à la concupiscence ».

2^{ème} tendance : la sexualité, comme toute réalité créée, est fondamentalement bonne. Le PO ne l'a pas complètement pervertie. Elle reste bonne. Donc le mariage est en soi une bonne chose :

c'est déjà le cas du mariage « naturel », vécu entre païens, et à plus forte raison le cas du mariage entre baptisés. Cependant, comme l'homme est pécheur, son péché contamine ses désirs et toutes les activités sexuelles humaines. Le péché peut toujours s'insinuer dans la *libido* humaine, et pas seulement dans le domaine de la sexualité. Thomas d'Aquin analyse les trois domaines où s'exerce la *libido* humaine : *dominandi, sciendi, amandi* (= désir de domination, de connaissance, d'amour. Il nous faut donc faire un travail de discernement pour lutter efficacement contre toutes les dérives peccamineuses. Il nous faut rester vigilants et exercer notre sexualité uniquement dans le cadre conjugal sanctifié par le mariage.

Question : *comment vous situez-vous par rapport à ces deux tendances théologiques ? Comment appréciez-vous la perte du sens du péché chez nos contemporains ? Est-ce une bonne chose ou une catastrophe ?*

II. Sortir du labyrinthe des désirs adolescents.

Il y a déjà 15 ans (en 2005), François Sand (formée au CLER, conseillère conjugale et familiale) s'adressait aux jeunes adultes de 25-35 ans en disant : « Je ne sais pas très bien comment vous allez sortir de cette longue post-adolescence, mais j'ai confiance. Il n'y a aucune raison que vous ne fassiez pas votre chemin, comme nous avons dû faire le nôtre. Le monde change tellement vite autour de vous que vous vous trouvez poussés sans cesse à innover. [...] Il faut que vous assumiez votre place générationnelle. Et c'est maintenant qu'il faut le faire. [...] Votre vie vous appartient et c'est à vous à lui trouver un sens. Vous n'avez pas de modèles 'prêt-à-porter' à chercher dans les générations précédentes. [...] Ne vous laissez pas ranger dans la même catégorie que les adolescents ! Il vient un jour où il faut renoncer à être toujours jeune et 'au top'. Il est alors bon de prendre un moment pour réfléchir et pour se demander vers quel chemin s'orienter. [...] Accouchez de votre vie, il est temps. »¹

Les conseils de Françoise Sand restent valables aujourd'hui. Nos contemporains semblent souvent se conduire comme des adolescents attardés, aux prises avec des désirs contradictoires (par exemple : on veut rester entièrement libre et indépendant dans sa vie sexuelle et affective, et « en même temps » on désire construire une relation amoureuse stable et durable). Alors chacun essaie, expérimente, « bricole » sa vie, en espérant que ça tienne le plus longtemps possible... Mais souvent, ça ne tient pas : en Europe, un mariage sur deux aboutit à un divorce ou à une séparation !

Comment faire ? Je vais explorer avec vous trois chemins possibles. Ils ne s'excluent pas obligatoirement, mais devraient plutôt pouvoir se combiner.

1°) Le chemin de l'hétéronomie : recevoir la « loi de Dieu » et choisir de s'y conformer

La « loi de Dieu » n'est pas en notre pouvoir : si nous sommes croyants, cette loi s'impose à nous. Notre liberté est de choisir de nous y conformer, dans une attitude d'obéissance et de confiance. C'est possible si nous reconnaissons que Dieu veut notre bien.

Pour la théologie catholique, cette « loi de Dieu » se manifeste à nous de deux façons complémentaires.

¹ Françoise SAND, *25-35 ans, l'âge du labyrinthe. Entretiens avec Isabelle Vial* (Bayard, 2005)

a) La loi naturelle (ordre de la Création) : accessible par la raison naturelle

Nous sommes guidés par les trois dimensions de la sexualité humaine, constatables à partir de notre expérience humaine. De fait, en découvrant la réalité de notre corps, de nos émotions, de nos sentiments et en y réfléchissant sérieusement, nous pouvons repérer ces trois dimensions :

- ludique (= jeu) : érotisme, jouissance, plaisir ;
- reproductive : transmission de la vie, procréation, lignée familiale, désir de se survivre à travers ses enfants ;
- relationnelle : créer des liens forts, ne pas vivre seul, partager des émotions, développer une affection réciproque ;

Il s'agit de les reconnaître et de les déployer harmonieusement. L'ordre de la Création nous indique donc comment il faut aimer pour correspondre au projet créateur de Dieu : dans une relation homme-femme (car elle est la seule capable d'associer différence des sexes et complémentarité sexuelle) ; dans une alliance monogame (car on a un seul conjoint comme il y a un seul Dieu) ; dans une union totale et définitive (car si on ne se donne pas totalement, on ne se donne pas vraiment).

Tout cela caractérise notre nature humaine, et est accessible à notre raison. La théologie catholique parle ici de « loi naturelle ».

b) La loi révélée (ordre du Salut) : accessible seulement par la foi théologique

La Parole de Dieu et son interprétation dans l'Eglise nous révèle ce que Dieu veut pour nous et qu'il nous propose comme chemin de vie et de bonheur. L'histoire de la révélation divine, gardée et transmise dans la Bible, nous indique une évolution significative dans la compréhension de la sexualité humaine (voir notre journée du 5 mars) : en Israël, l'alliance sexuelle a été désacralisée pour devenir apte à symboliser, sans ambiguïté, l'alliance de Dieu avec son peuple. L'enseignement de Jésus et celui de l'Eglise nous révèlent que la sexualité est une réalité naturelle, voulue par Dieu (= ordre de la Création), et qui a été « élevée à la dignité de sacrement »² (= ordre du Salut). C'est pourquoi le mariage de l'homme et de la femme (le mariage « naturel » aussi bien que le mariage sacramentel) est indissoluble, car il reflète l'Alliance de Dieu avec l'humanité, et aussi l'Alliance du Christ et de l'Eglise.

Pour les disciples du Christ, la sexualité humaine ne peut plus être vécue autrement que dans le cadre du mariage sacramentel. Faire sortir la sexualité de ce cadre serait faire un retour en arrière, un retour aux pratiques païennes.

Question : comment recevez-vous cette présentation de la « loi de Dieu » ? En quoi cela peut-il faire difficulté pour nos contemporains ?

2°) le chemin de l'autonomie : identifier et choisir un but désirable, et se donner les bons moyens de l'atteindre

Le désir de bonheur, inscrit au cœur de l'être humain, demande à être satisfait. Il y donc un but de la vie (en grec *telos*), par rapport auquel il faut trouver les bons moyens de l'atteindre. Ce but ne peut pas être n'importe quoi. Il faut qu'il soit valable en lui-même et en harmonie avec notre identité profonde.

² Code de Droit Canonique, can. 1055, § 1.

Or le désir fondamental de l'être humain est un désir d'amour : nous aspirons à être aimé et aimer. Nous sommes « faits pour l'amour », ayant été créés par amour, par le Dieu-amour (« Dieu est amour », I Jn 4, 16). L'amour, quand il est réalisé dans notre vie, devient une puissante source de joie (cf. *Amoris laetitia*). Or la vie sexuelle et affective – au sens large – est un des lieux (mais pas le seul !) où cela se réalise.

Qu'est-ce que l'amour, en effet ? Le grec connaît 4 termes différents pour le dire :

- eros* : amour vécu dans le désir sexuel, la jouissance, le plaisir
- philia* : amour d'amitié, affection (sous différentes formes)
- storgè* : amour familial, lien entre les parents et leurs enfants et entre les enfants
- agapè* : amour réalisé dans le don de sa personne aux autres et à Dieu

Ces 4 termes grecs indiquent 4 façons de réaliser l'amour. Elles ne sont pas exclusives l'une de l'autre. Au contraire, elles peuvent et doivent se combiner. Mais ce n'est pas toujours facile : parfois une de ces formes d'amour peut devenir prépondérante au détriment des trois autres.

Egalement, le désir d'amour met en jeu les 4 dimensions de la personne humaine (cf. journée du samedi 11 janvier avec V. Ternynck) :

- le corps, la chair, les organes ;
- les émotions, la sensibilité, le cœur ;
- l'intelligence et la volonté, le cerveau ;
- la conscience , l'âme (spirituelle), la boussole intérieure.

Il faut reconnaître ces 4 dimensions, leur donner leur juste place et les articuler entre elles.

Dans la perspective de l'autonomie, on insiste sur le fait que Dieu nous laisse libres d'agir. L'Alliance n'est pas une contrainte. A travers notre propre nature humaine, Dieu nous dévoile le but de notre existence (aimer) et il se montre prêt à nous fournir les bons moyens pour l'atteindre (sacrements, grâces, vertus). C'est la signification profonde de l'enseignement de Jésus. Dieu nous aime trop pour nous forcer la main : il propose la vie mais ne nous impose rien : « Tu choisiras la vie ! » (Dt 30, 19). Il nous renvoie toujours à notre responsabilité propre. Si nous échouons, nous saurons à qui nous en prendre ! et même là, nous pourrions toujours en appeler à sa miséricorde.

Question : *la plupart de nos contemporains veulent être autonomes, y compris dans leur vie sexuelle et affective. Quels sont à vos yeux les avantages et les difficultés de cette attitude ? Chacun voudrait faire ses choix en toute indépendance. Mais est-ce vraiment possible ?*

3°) une voie médiane possible : la participation à la volonté divine.

Alors que la théologie protestante a tendance à séparer fortement les deux chemins présentés (hétéronomie ou bien autonomie) et à valoriser l'hétéronomie de la Parole de Dieu, la théologie catholique cherche plutôt à les combiner. Elle propose donc une voie médiane.

L'argumentation est celle-ci : par notre raison et notre volonté, à condition d'être libérés du péché qui nous empêche de réfléchir correctement et de vouloir de façon « juste », nous sommes capables de poser des actes « ajustés » à la sagesse et à la volonté de Dieu, socle de la « loi naturelle ». L'Esprit saint éclaire le jugement de notre conscience qui est une « boussole » sûre.

C'est la doctrine exposée par Jean Paul II, notamment dans l'encyclique *Veritatis splendor* (1993) aux n°38-41. Cette encyclique précise comment nous participons à l'action

divine par le travail de notre intelligence et de notre volonté. Dieu prend le risque de confier sa création et notre humanité elle-même à notre jugement : il nous fait confiance et nous appelle à prendre nos responsabilités afin de mener à son achèvement « l'œuvre immense de la création. »³ La sexualité et l'affectivité humaines font partie des réalités créées par Dieu et qui nous sont confiées. Elles doivent donc être prises en charge par les êtres humains, en accord avec le projet créateur de Dieu. On rejoint ici l'appel du pape François pour une « écologie intégrale ».

Question : *notre façon de vivre la sexualité et l'affectivité est-elle pleinement « écologique », au sens où l'entend le pape François ? Comment évaluer nos façons de « faire l'amour » en les référant au projet indiqué par Paul VI : « construire une civilisation de l'amour » ?*

III. Application pastorale à quelques situations plus ou moins compliquées.

J'aime bien dire : il n'y a pas la « bonne » et la « mauvaise » sexualité. Il n'y a pas de « modèle » parfait auquel il suffirait de se conformer aveuglément... La vie concrète des femmes et des hommes n'est ni totalement « noire », ni totalement « blanche », elle est le plus souvent « grise ». Dans la réalité, il y a des hommes et des femmes différents, des individus singuliers, pris dans des histoires différentes et qui vivent des situations sexuelles et affectives plus ou moins compliquées. Dans son Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, le pape François nous a fermement invités à sortir d'une pastorale des « douanes » pastorales et sacramentelles, avec une distinction rigoureuse entre les personnes « en règle » et celles qui « ne sont pas en règle » (cf. n°47). Il faut donc refuser de classer les gens selon une grille d'évaluation binaire. Il vaut mieux faire place aux possibilités d'évolution, de croissance. Il faut envisager la vie humaine, y compris dans le domaine sexuel et affectif, comme un « chemin » où le Christ nous accompagne et nous fait progresser.

L'espérance chrétienne nous assure que le Christ veut nous libérer de toutes nos contradictions et nous faire accéder à une existence unifiée. Nous l'appelons en disant : « Unifie mon cœur pour qu'il craigne ton nom ! » (Psaume 85, 11). Et il nous répond : « La vérité vous rendra libres » (Jn 8, 32).

Tous les êtres humains ont le droit moral de découvrir la vérité sur eux-mêmes et sur la vie humaine en général. Tous ont le droit moral d'accéder aux chemins de la vie et du bonheur. Dans le domaine de la sexualité et de l'affectivité, quoi que nous ayons pu vivre dans le passé, quelle que soit notre situation présente, plus ou moins défectueuse, un chemin de progression s'ouvre à nous et nous est proposé.

Le Christ est « le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14, 6). Il nous appelle à progresser vers la vie en plénitude. Il marche avec nous, prêt à nous aider si nous le lui demandons. Nous retrouvons ici le « principe de gradualité », déjà bien mis en évidence par Jean Paul II (voir : *Familiaris consortio* n°9 et 34) et clairement repris par François (voir : *Evangelii gaudium* n°44 ; *Amoris laetitia* n°295). Il faut envisager l'existence humaine comme un long et complexe processus, avec des avancées et des reculs, avec des hauts et des bas, avec des moments de doute et de peur, mais aussi des moments de lumière et de joie. Aux yeux de Dieu, tout peut prendre de la valeur ! Pour Dieu, rien n'est perdu définitivement : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs », nous dit Jésus (cf. Mt 9, 13). L'Évangile nous invite à opérer un renversement général de nos idées et de nos hiérarchies : « En vérité, je vous le dis : les publicains et les prostituées vous précèdent dans le Royaume des cieux » (Mt, 21, 31).

³ *Missel*, 2^{ème} prière d'ouverture de la messe « pour le travail des hommes ».

C'est dans cet éclairage que nous pouvons reprendre les différents centres d'intérêts énumérés dans le tract. Essayons, pour chaque domaine, d'évaluer les réponses pastorales de notre Eglise.

1. La découverte de la sexualité, celle des autres (les parents) et la sienne : quand ? comment ?

Selon Freud, cette découverte commence avec la mise au monde. Le bébé fait de multiples expériences de plaisir et de jouissance (têter le sein ou le biberon, être dans les bras, entendre une voix familière, sentir une odeur familière, etc.). Mais au début tout cela est largement « inconscient », non réfléchi. C'est petit à petit que ces expériences de plaisir vont s'organiser autour de différents pôles d'intérêt ou « zones » érotiques : buccale, anale, génitale. Ce sont autant de stades à franchir, pendant les 3 premières années, en vue d'une intégration progressive des expériences de plaisir « sous le primat de la zone génitale » (X. Thévenot). Freud considère que le développement psychique du bébé consiste essentiellement à passer du « tout, tout de suite et par tous les moyens » à « pas tout, pas tout de suite et pas par n'importe quel moyen ». La croissance est donc avant tout un apprentissage de la frustration : le désir n'est jamais comblé et ne doit pas l'être.

Les parents sont porteurs d'un certain nombre d'interdits qui seront progressivement intégrés par le petit bébé. Cela lui permettra de structurer sa personnalité psychique et ses désirs jusqu'à ce que sa personnalité soit adulte. En ce sens, le vieux slogan de mai 68 « il est interdit d'interdire » se révèle désastreux ! Nous avons besoin d'interdits, de limites et de frontières, pour pouvoir nous structurer. C'est la société, à commencer par les parents, qui les met en œuvre et nous les inculque. Pour Freud, les interdits psychiques fondamentaux correspondent aux deux « rocs de la réalité », contre lesquels le désir humain vient toujours se briser : la différence des sexes et la différence des générations.

Cependant les interdits psychiques provoquent aussi un désir de transgression, car « le fruit défendu » semble toujours plus savoureux. Les crises psychiques, notamment à l'adolescence le montrent. Tout au long du processus de croissance, il est donc nécessaire de rappeler des interdits fondamentaux, tout en acceptant qu'on puisse chercher à les transgresser. Chacun doit pouvoir tirer un enseignement même de ses erreurs et de ses échecs. Cela rend le rôle des parents et de la société aussi nécessaire que difficile.

2. L'éducation à une sexualité heureuse et responsable : les conseils du Pape.

Dans *Amoris laetitia*, le pape François consacre un chapitre entier à l'éducation des enfants, (ch. 7), au plan moral (n°263-273) et sexuel (n°280-286). Le rôle des parents, premiers éducateurs de leurs enfants, est primordial. Mais souvent, ils se sentent démunis et n'osent pas. Ou bien eux-mêmes, marqués par les idéologies libertaires de mai '68, manquent de repères moraux solides et ne sont pas très adultes dans leur vie affective et sexuelle. Du coup, ils ont souvent tendance à ne pas assumer leurs responsabilités dans ce domaine⁴. Or il serait très dommageable de se reposer uniquement sur l'école ou sur les médias, en oubliant que la vie en famille est le premier lieu où nous faisons l'expérience de la réalité sexuelle et des liens d'amour qui nous constituent (n°274-279).

On doit donc souhaiter que l'Eglise joue un rôle plus actif pour former et soutenir les parents dans leur rôle d'éducateurs de leurs enfants. Différents mouvements ou associations le font déjà

⁴ On peut lire : Maëlle Challan Belval, *Osez en parler ! Savoir parler d'amour et de sexualité avec ses enfants* (Dunod, Interéditions, 2019). Et pour les ados : Jean-Benoît Casterman, *Pour réussir ta vie sentimentale et sexuelle* (éditions des Béatitudes, 2016).

(CLER, Parlez-moi d'amour, etc.) On commence à voir apparaître dans les diocèses des « maisons des familles » où ce genre de service est proposé. Mais il y a encore beaucoup à faire.

3. La place du porno dans notre société. Comment faire ?

L'envahissement de la pornographie va de pair avec le développement des moyens de communication électroniques (internet, réseaux sociaux, smartphones, tablettes...). Les statistiques sont éloquentes : à 11 ans, un enfant sur deux a déjà eu l'occasion de voir des images pornographiques.

Que faire ? On peut mettre des « contrôles parentaux » sur les ordinateurs et les tablettes, mais cela ne suffira pas à endiguer le flot ! Il ne faut pas faire l'autruche. Il vaut mieux réagir en éducateurs : comment parler de sexualité aux enfants, tout en les préparant à encaisser le choc émotionnel et cognitif que représentera pour eux la pornographie quand ils y auront accès ? Car la violence des images pornographiques équivaut à un de ces abus de pouvoir sexuel dont nous prenons conscience actuellement. Il n'y a pas de solutions magiques, mais chacun peut agir à son niveau. J'invite à retravailler l'exposé de Mme Ternynck⁵.

4. Les premières expériences sexuelles : le langage du corps et celui des émotions.

Dès notre naissance, notre corps est le premier terrain de découvertes. Les sensations et les émotions font aussi l'objet de découvertes constantes. Les relations que nous avons avec tout ce qui n'est pas nous, surtout les autres qui sont semblables et différents, font aussi l'objet d'une exploration constante. Tout cela est source de plaisir. Il n'y a pas à s'en offusquer.

Avec la puberté, cette découverte prend une tournure plus nettement sexuelle : le corps de l'autre, surtout de sexe différent, devient objet désirable ; la personne de l'autre devient attirante en tant que partenaire possible d'amitié, d'affection et d'amour.

Mais tout cela demande à être construit, organisé, discipliné. En particulier, le langage du corps et des sensations doit s'harmoniser progressivement avec le langage des émotions et celui de la raison. Contrairement à l'idéologie libérale-libertaire qui domine aujourd'hui, l'enfant et l'adolescent ne sont pas encore en capacité de nouer de véritables relations sexuelles. Ils ne sont pas encore pleinement adultes et confondent largement un désir d'affection avec un désir amoureux. Les adultes ne doivent pas s'y tromper.

Enfants et adolescents doivent se confronter au « roc de la réalité ». Ils ont encore à mûrir, notamment en apprenant à distinguer leurs fantasmes et la réalité. Ne pas respecter les étapes de cette évolution porterait gravement atteinte à leur personnalité encore en construction. Il faut donc s'inquiéter de la tendance actuelle à traiter les enfants et les adolescents comme des mini-adultes, dotés d'une large autonomie (argent, smartphone, horaires indépendants, fréquentations inconnues de leurs parents, etc.). Le rôle des parents – difficile certes – est ici essentiel pour que les jeunes apprennent peu à peu à devenir des adultes capables de vivre une sexualité adulte.

5. Jusqu'où peut-on aller sans coucher ? Des « préliminaires » qui engagent plus qu'on ne voudrait...

Mme Ternynck nous avait alerté : le terme « préliminaires » est compris différemment par les jeunes et par les vieux. Soyons précis : les gestes qui mettent en jeu l'intimité sexuelle des personnes (contacts bucco-génitaux, masturbation réciproque, etc.), sans pourtant constituer

⁵ Voir son livre : Valérie Ternynck, *Le sexe et le cœur. Aimer en toute liberté* (éditions de l'Emmanuel, 2018).

un acte sexuel de pénétration complète, sont déjà des actes sexuels. Le Code pénal le confirme en considérant que ce sont des formes de pénétration, qualifiables de viol si elles ne sont pas consenties. Tous ces gestes qualifiés de « préliminaires » font déjà partie de la relation sexuelle concrète. Ils doivent donc être réservés aux époux, dans le cadre de leur vie conjugale intime. Ils ne peuvent pas constituer des « préalables », des « manœuvres d'approche » acceptables et qui n'engagent pas vraiment. Au contraire, il faut redire que ces gestes engagent déjà les personnes, au niveau de leur intimité sexuelle et affective. C'est une question de respect de soi et d'autrui. On ne peut donc absolument pas les considérer comme des attouchements sans grande conséquence ! Les éducateurs de jeunes (parents et autres intervenants) doivent le dire avec clarté.

L'anthropologie chrétienne valorise la condition corporelle : notre corps sexué est un don magnifique de Dieu, il ne peut pas être traité comme une chose, comme un objet de plaisir. Comme l'écrivait Jean Paul II : « La sexualité par laquelle l'homme et la femme se donnent l'un à l'autre par les actes propres et exclusifs des époux, n'est pas quelque chose de purement biologique, mais elle concerne la personne humaine dans ce qu'elle a de plus intime.⁶ » Il serait donc souhaitable que les parcours catéchétiques contiennent une séquence sur le caractère « sacré » du corps humain, y compris dans sa dimension sexuelle : depuis notre baptême, notre corps est devenu un « Temple » du Saint Esprit, qui doit être respecté en tant que tel. La sexualité n'est pas mauvaise en soi, mais elle est appelée à être sanctifiée, elle aussi. Voir : I Cor 6, 19-20 ; Jean Paul II, catéchèses de 1979-1984 sur l'amour humain, rassemblées dans *Homme et femme il les créa. Une spiritualité du corps* (Cerf, 2004) ; pape François, *Amoris laetitia*, n°150-152.

6. La perspective de la vie en couple : est-ce la bonne personne ? pourvu que ça dure !

Sauf ceux qui considèrent le sexe comme un passe-temps, un divertissement sans conséquence (ça s'appelle « *casual sex* »), la plupart des hommes et des femmes aspirent à former un couple durable, sérieux, fidèle, heureux... Mais, parvenus au seuil de l'âge adulte beaucoup sont hésitants, anxieux : comment trouver la bonne personne ? Comment se lancer dans une histoire sentimentale et affective, avec la perspective de s'unir définitivement avec quelqu'un ? Comment envisager de donner la vie à des enfants si on n'a pas la certitude d'avoir trouvé « la bonne personne » ?

L'Eglise catholique n'a pas de recette infaillible pour réussir une vie de couple : ça se saurait ! Mais elle a une certaine expérience et peut donner quelques conseils :

- faire preuve d'un certain réalisme : le conjoint parfait n'existe pas, sauf dans les rêves
- ne pas « mettre la charrue avant les bœufs » : autrement dit ne pas commencer par les relations sexuelles en pensant que le reste viendra tout seul
- donner du temps au temps, pour apprendre à se connaître mutuellement, à s'apprécier, à se faire confiance dans le respect de la parole de l'autre
- chercher à être vrai avec soi-même et avec l'autre
- résister à la pression ambiante : famille, amis, société, médias
- ne pas réduire la vie conjugale à ses dimensions matérielles
- se dire que le mariage n'est pas l'aboutissement d'un processus de mise en couple, mais le début d'une aventure humaine et spirituelle
- penser sa vie de couple en termes de croissance : comment chacun fait-il « grandir » l'autre
- se demander ce que veut dire : « se donner » à quelqu'un

⁶ Exhortation apostolique *Familiaris consortio*, n°11.

- ne pas hésiter à recourir aux sacrements et à la prière : ce sont des sources d'énergie
 - et par-dessus tout : croire que Dieu nous accompagne et nous porte – discrètement mais fidèlement⁷ – dans ce chemin d'alliance !
7. La pression sociale : comment échapper au développement du « capitalisme scopique⁸ » ? Prendre la mesure du poids des réseaux sociaux et des médias.

L'expression « capitalisme scopique » est utilisée par la sociologue franco-israélienne Eva Illouz, dans son dernier livre. Elle analyse très bien l'influence des images de soi véhiculées et entretenues par les réseaux sociaux. Je résume très schématiquement sa thèse : chacun essaie de ressembler le plus possible à ce qu'il ou elle croit être l'image que les autres attendent, l'image qui fera obtenir du succès amoureux et sexuel ; du coup, chacun devient une sorte de « marchandise », plus ou moins désirable... En fait, Eva Illouz montre que c'est la logique de la société de consommation qui s'étend maintenant aux corps et aux personnes, jugés en fonction de leur côté plus ou moins « sexy », plus ou moins désirable. La séduction devient un véritable marché de l'amour, dans lequel il est très difficile – voire impossible – de construire des relations affectives vraies, stables et durables. La société devient de plus en plus une société du paraître, une « société du spectacle⁹ ».

Les réseaux sociaux et les applications de « rencontre » ou de « drague » (cf. *tinder*) accentuent considérablement cette évolution : le « sexe sans lendemain » a tendance à se banaliser ; les éventuels partenaires deviennent des proies, des objets. La contraception généralisée accrédite l'illusion du « sexe sans risque », donc sans conséquences et sans importance morale. Seul compte alors le plaisir qu'on peut trouver dans une rencontre forcément éphémère.

Les chrétiens ne peuvent pas accepter cette évolution de la société. Il nous faut prendre conscience de la pression que ces phénomènes exercent sur les personnes, particulièrement à l'adolescence. Beaucoup de jeunes adultes ont des comportements d'adolescents encore immatures. Ils ont besoin de dialoguer avec des adultes qui sachent, non pas leur dire ce qu'ils doivent faire et ne pas faire, mais les placer devant leurs responsabilités. On peut souhaiter que des accompagnements à la fois psychologiques, éthiques et spirituels se développent pour aider les plus vulnérables à trouver le chemin d'un amour adulte : tous aspirent au bonheur, mais tous les chemins ne se valent pas. Comme dit Paul, dans un autre contexte : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas profitable. Tout m'est permis, mais moi je ne me laisserai dominer par rien... » (1 Co 6, 12).

8. Y a-t-il un seul type de sexualité ? Hétéro ou homo, est-ce une différence importante ?
Peut-on être bisexuel ?

Le *Catéchisme de l'Eglise Catholique* (CEC) définit l'homosexualité comme désignant « les relations entre des hommes ou des femmes qui éprouvent une attirance sexuelle. Oui, il y a une différence : la psychologie d'une personne hétéro, exclusive ou prédominante, envers des personnes du même sexe » (CEC, n°2357). Cette orientation du désir sexuel n'est pas identique à celle d'une personne hétérosexuelle. Comme cette différence se superpose à celle qui existe

⁷ Voir Dt 1, 31. Thème repris dans la parabole des traces de pas parallèles dans le sable : quand il n'y a plus qu'une seule trace, ce n'est pas parce que Dieu a abandonné l'homme, mais parce qu'il le porte !

⁸ Eva Illouz, *La fin de l'amour. Enquête sur un désarroi contemporain* (Seuil, 2020). Précédemment, elle avait publié : *Pourquoi l'amour fait mal ? L'expérience amoureuse dans la modernité* (Seuil, 2012).

⁹ Allusion au célèbre livre de Guy Debord, *La société du spectacle* (Buchet-Chastel, 1967).

déjà entre hommes et femmes, on pourrait considérer qu'il existe 4 types de sexualité. Mais ils ne sont pas équivalents.

L'Eglise catholique considère que l'homosexualité n'est pas une orientation du désir humain qui corresponde au projet créateur de Dieu. D'après la Révélation biblique, l'humanité a été créée en vue de l'union sexuelle de l'homme et de la femme. C'est une disposition qui relève de la « loi naturelle » (CEC, n°2357). Le désir homosexuel n'entre pas dans cette perspective : il ne peut donc pas faire l'objet d'une approbation qui le présenterait comme une alternative valable à la relation hétérosexuelle. Mais on ne peut pas dire qu'il soit un désir « contre nature ».

Statistiquement, il semble que les comportements homosexuels et les orientations homosexuelles concernent « un nombre non négligeable » (CEC, n°2358) d'hommes et de femmes, sans pourtant constituer une masse de population, comme le laisse croire la médiatisation du phénomène, devenu socialement plus visible. Les enquêtes donnent entre 2 et 4% de la population. C'est une minorité, mais il faut en tenir compte.

Il y a actuellement un grand débat sur l'aspect immuable ou non de cette orientation du désir sexuel. Dans la plupart des cas, il semble bien que cela soit immuable. Cependant, il y a des témoignages de personnes ayant « changé » leur orientation sexuelle : c'est à accueillir avec précaution. Certains proposent de distinguer des situations d'homosexualité profondément enracinées (« foncière ») et des situations d'homosexualité « transitoire » (notamment au moment de l'adolescence) ou « circonstancielle » (liée à un contexte particulier). Là aussi, une grande prudence s'impose dans la définition de catégories. Quant à la bisexualité (à distinguer de la bisexualité psychique décrite par Freud), elle est très discutée : certains y voient une situation d'imaturité sexuelle (une évolution qui n'est pas arrivée à son terme) ; d'autres y voient une forme d'homosexualité qui ne s'assume pas pleinement. Au total, il se pourrait qu'il existe différentes sortes d'homosexualités... Le pluriel pourrait s'imposer : les « homosexualité(s) ».

Ici, la notion d'orientation psycho-affective est importante. Elle est pour une part indépendante de la volonté personnelle : la plupart des personnes homosexuelles disent qu'elles n'ont pas choisi leur orientation psycho-affective de type homosexuel, de même que les personnes hétérosexuelles n'ont pas choisi la leur. Le CEC le reconnaît (cf. n°2358). Leur responsabilité morale est donc relative. Cependant, il y a quand même une part de « construction » personnelle, ne serait-ce que dans le choix d'adopter un certain style de vie pour se sentir plus à l'aise dans la société. La question morale se ramène donc toujours à ceci : étant ce que je suis, en fonction de ma marge de liberté personnelle et sociale, en fonction des valeurs éthiques auxquelles je me réfère, qu'est-ce que je choisis de faire de ma vie ? Quels sont les actes que je pose librement et qui m'engagent ?

Les personnes homosexuelles sont des êtres humains, des enfants de Dieu appelés comme tout être humain à la sainteté et au Salut donné en Jésus-Christ. Donc « ils doivent être accueillis avec respect, compassion et délicatesse » (CEC, n°2358). L'Eglise croit et enseigne que la maîtrise de soi est possible, y compris dans le domaine sexuel et affectif. Elle invite les personnes homosexuelles à choisir cette attitude et à s'y efforcer, avec l'aide de la prière, des sacrements, et « quelquefois par le soutien d'une amitié désintéressée » (CEC, n°2359). Ce dernier point devrait être développé dans les communautés ecclésiales et dans les familles.

9. Les situations de « trouble dans le genre » : hésitations, incertitudes, expériences, transgressions, modifications corporelles.

C'est une réalité difficile à évaluer : comment interpréter un désir de « changer de sexe », impliquant des traitements médicaux lourds et une modification de l'état-civil ? Cela

semble remettre en cause notre conception d'une « nature des choses » fixe et directement voulue par Dieu. Pour le moment, il n'y a pas de position officielle de l'Eglise catholique sur ces questions. Les théologiens doivent travailler la question du « genre », en dialogue avec les sciences et avec la société.

Quoi qu'il en soit, il faut maintenir que les personnes « transgenre » ont une dignité personnelle inamissible en tant que créatures et enfants de Dieu. Sans pour autant approuver leurs choix de vie, ni les modifications corporelles radicales qui peuvent s'apparenter à des mutilations, on doit les respecter de façon absolue. Cependant, il n'est pas acceptable de voir la société s'organiser pour minimiser et relativiser la différence des sexes au point de faire du « masculin » et du « féminin » un détail anodin, une simple option laissée au choix de chacun.

10. S'engager en couple : entièrement ? pour toujours ? Et le célibat ?

L'Eglise catholique croit et enseigne que le mariage peut être un don total et définitif. Dans l'exhortation apostolique *Familiaris consortio* (n°11), le pape Jean Paul II écrivait : « [La sexualité] ne se réalise de façon véritablement humaine que si elle est partie intégrante de l'amour dans lequel l'homme et la femme s'engagent entièrement l'un vis-à-vis de l'autre jusqu'à la mort. La donation physique totale serait un mensonge si elle n'était pas le signe et le fruit d'une donation personnelle totale, dans laquelle toute la personne, jusqu'en sa dimension temporelle, est présente. Si on se réserve quoi que ce soit, ou la possibilité d'en décider autrement pour l'avenir, cela cesse déjà d'être un don total. »

A côté du mariage sacramentel, il y a d'autres formes d'engagement personnel total et définitif : la vie monastique et religieuse, la virginité consacrée, la consécration dans l'Ordre des veuves, les diverses formes de vie consacrée... Toutes ces formes de vie ont en commun la donation totale de sa personne au Christ, à cause du Royaume des cieux (cf. Mt 19, 12).

11. Le mariage est une « vocation » dit le pape François : implications.

Dans l'exhortation *Amoris laetitia*, le pape François écrit que la préparation au mariage doit « assurer que les fiancés ne voient pas le mariage comme la fin du parcours, mais qu'ils assument le mariage comme une vocation qui les lance vers l'avant » (n°211). Ce terme « vocation » était déjà employé dans *Gaudium et spes* (n°48, 4 et 49, 2). L'emploi de ce mot est très significatif : comme le ministère sacerdotal ou diaconal, comme la virginité consacrée, comme la vie monastique ou religieuse, le mariage est réellement une « vocation ».

Il faut en tirer toutes les conséquences : la préparation doit prendre la forme d'un travail de discernement et l'engagement matrimonial sera célébré avec une dimension de consécration (cf. bénédiction sur les époux, en forme d'épiclese). Concrètement, la préparation du mariage doit prendre tout cela en compte : durée suffisante, pédagogie adaptée, dimension catéchétique et spirituelle, prière). Certaines formules proposées actuellement sont intéressantes : parcours personnalisé, plusieurs soirées, rôle des couples animateurs, recollection. Les rencontres avec le ministre ordonné n'en seront que plus fructueuses.

12. Sexualité et « pouvoir » : les abus, les violences.

L'actualité récente (mouvement #metoo, affaires de pédophilie dans l'Eglise, scandales de viols et révélations diverses) indique qu'une prise de conscience est en train de s'opérer dans les sociétés : la sexualité peut être source de comportements violents. En réalité, on le savait depuis toujours : il y a une réelle violence dans le désir humain, notamment dans le désir sexuel. La passion amoureuse peut mener certains à se comporter en véritables prédateurs. D'ailleurs

le Cantique des cantiques ne dit-il pas : « L'amour est fort comme la Mort, la passion inflexible comme le schéol... » (Ct 8, 6).

Ici encore, l'anthropologie chrétienne nous rappelle que nous sommes un composé de corps, de sensibilité, d'intelligence et de conscience spirituelle. Les relations entre ces 4 instances ne sont pas toujours équilibrées. Il arrive fréquemment que la violence du désir sexuel neutralise le rôle de la raison et empêche la volonté de s'exercer lucidement. Rien de nouveau ici : les tragédies de Racine suffiraient à en donner l'illustration.

La difficulté actuelle vient sans doute d'une double évolution culturelle : la revendication majoritaire d'une autonomie illimitée et sans aucun contrôle ; le climat de compétition sexuelle permanente qui fait de chacun un chasseur et/ou une proie. Le tout dans un environnement médiatique hypersexualisé. Tout est fait pour exacerber le désir et en même temps le rendre impossible à assouvir¹⁰. Dès le collège, s'installe un climat de compétition sexuelle et affective. On dirait que les gens « ne pensent qu'à ça », alors que la réalité est beaucoup plus pauvre et frustrante. D'où un malaise permanent, et trop souvent d'inacceptables franchissements de limites (sexisme, agressions verbales ou physiques, viols, etc.).

Conclusion : Dieu est amour et nous aussi.

Nous devons tirer les conséquences de tout ce qui précède. La sexualité est une dimension essentielle de notre existence. Freud l'a bien montré. Mais notre vie humaine ne s'y réduit pas : il y a d'autres dimensions qui doivent être valorisées. Il y a plus grand que la sexualité : c'est l'Amour.

Paul VI appelait de ses vœux l'avènement d'une « civilisation de l'amour ». C'est ce que l'humanité doit réaliser maintenant. L'enjeu, c'est la vie. Nous devons choisir entre la vie ou la mort (cf. Dt 30, 15), entre vivre et aimer, ou bien ne pas aimer et mourir.

Pour cela, nous devons apprendre à aimer comme Dieu aime, c'est-à-dire en plénitude et en vérité. Ce n'est pas facile : c'est un engagement, un combat. Ce qui est peut-être le plus difficile, c'est de s'aimer soi-même. Beaucoup de gens ne parviennent pas à aimer vraiment les autres parce qu'ils ne s'aiment pas eux-mêmes. Et ils ne s'aiment pas vraiment parce qu'ils n'ont pas été aimés ou du moins mal ou insuffisamment. Le poids des blessures d'amour est immense, surtout quand elles remontent à l'enfance.

Déjà en nous appelant à l'existence, et surtout en nous donnant son propre Fils, Dieu nous révèle qu'il nous a aimés le premier (I Jn 4, 10). Et c'est cela qui nous sauve ! Au lieu de tout vouloir tirer de nous-même (c'est le fantasme de l'autonomie absolue), commençons par prendre conscience de cet Amour infini qui nous précède et qui nous appelle. Alors nous apprendrons à y répondre en aimant à notre tour, et en diffusant autour de nous cette merveille qu'est l'amour.

¹⁰ Le romancier Michel Houellebecq a parfaitement décrit cette situation dès son premier roman : *Extension du domaine de la lutte* (J'ai lu, 1997). C'est d'ailleurs un des thèmes principaux de toute son œuvre.